

## REMERCIEMENT

*Prononcé le 27 Septembre 1731 par M. de Crébillon, lorsqu'il fut reçu à la place de M. de la Faye.*

MUSE, voici le jour si longtemps attendu,  
Jour dont aucun espoir ne m'annonçait l'Aurore ;  
Jour heureux, qui pour nous ne luirait point encore,  
Si de nos seuls succès sa course eût dépendu.  
Muse, vous le voyez ; une troupe immortelle  
Daigne vous partager ses honneurs, ses emplois :  
Parlez, et s'il se peut, justifiez son choix :  
Mais ne prononcez rien qui ne soit digne d'elle.

Apollon, c'est ici que tu dois m'avouer.  
Puisque ta voix m'appelle au Temple de Mémoire ;  
Je ne demande rien qui ne soit à ta gloire,  
Ce sont tes Favoris que je voudrais louer.  
Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.  
Ferais-je pour chanter des efforts superflus ?  
Dieu des vers, aux rayons dont brillent tes Elus,  
Souffre pour un moment que mon feu se rallume.  
Je les vois tout couverts de ces rayons divins :  
Dans leurs mains chaque jour tu déposes ta Lyre ;  
Ma Muse, un jour de gloire est un jour de délire,  
Sers mon audace, et prends la Lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, et respectez Minerve ;  
Elle a, comme Apollon, ses Autels en ces lieux :  
La Raison y préside, et son front sérieux  
Se riderait aux traits d'une indiscrete verve.  
Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts ;  
Puisque du moindre excès sa dignité s'offense,  
Muse, ne célébrons que ma reconnaissance :  
La Raison elle-même avouera nos transports.

Mais quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne ?  
Sommes-nous sur l'Olympe ou dans le champ de  
Mars ?  
Quel charme vient d'unir sous mêmes étendards  
Les enfants des neuf Sœurs aux Enfants de  
Bellone ?  
Pourpre, Mitres et Croix, Mars, Neptune et Thémis,  
Tout se confond ici, s'allie et s'humanise ;  
Sans orgueil avec moi le Héros fraternise,  
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,  
Qui doit ainsi que toi percer la nuit des temps :  
Ces illustres Mortels, sans cesse renaissants,  
Comme pour t'assurer un éternel hommage.  
Dans l'art de gouverner moins Ministre que Roi,  
L'Univers, en tremblant, adora ton génie ;  
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie :  
Tu soumets l'avenir et règnes après toi.

Pendant il n'est plus, ce mortel si célèbre,  
Qui fit trembler Thétis et le fier Dieu de l'Ebre.  
Quelle éclipse pour vous ! Et quel astre nouveau  
Pouvait ici du jour ramener le flambeau ?  
Mais en Sujets la France aussi riche que Rome,  
En même temps regrette et produit un grand  
homme.  
Armand vous laissait-il l'espoir d'un successeur ?  
Il apparut, cueillit ce sublime héritage ;  
Et sur Armand Séguier eut même un avantage,  
Du plus grand des mortels il fut le Précurseur.

LOUIS, ô nom chéri ! Souverain adorable ;  
Des caprices du Sort exemple mémorable,  
A tes Mânes sacrés nous n'offrons plus de fleurs  
Que nos regrets profonds n'arrosent de nos pleurs.  
Vous, qui l'avez suivi de victoire en victoire,  
A la fois compagnon et témoin de sa gloire,  
Qui de tout votre fang fûtes la consacrer,  
Guerrier, qui mieux que vous pourrait la célébrer ?  
Quel Roi mérita mieux une auguste louange ?  
De dons et de vertus quel précieux mélange !  
C'était après les Dieux, l'âme de l'Univers.  
Roi, grand par ses exploits plus grand par ses  
revers ;  
La mort termine en vain son illustre carrière.  
Ce demi-dieu mortel ressemble à la lumière  
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la  
nuit ;  
Et semble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, console-toi, LOUIS vient de renaître ;  
Des Hommes tels que lui peuvent-ils cesser d'être ?  
Digne Trône d'un Roi fameux par ses travaux,  
On dirait que le Ciel te doive des Héros ;  
Que le Sang des Bourbons, Tige heureuse et  
féconde,  
Doive dans chaque Enfant donner un Maître au  
Monde.  
François, loin de gémir sous d'odieuses lois,  
Vous retrouvez toujours vos Pères dans vos Rois.  
Votre bonheur constant ne dépend point des  
Parques.  
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,  
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus,  
Que Rome à quarante ans admirait dans Titus.  
Juste, clément, pieux, son austère jeunesse  
Semble déjà dicter les lois de sa vieillesse.

Un Ministre attentif, prudent, religieux  
Fuyant des vains lauriers l'état ambitieux,  
Qui fait, du bien public sage dépositaire,  
User, en citoyen, du pouvoir arbitraire ;  
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix,  
Il gouverne la foudre, et ne tonne jamais.  
LOUIS, c'est mériter l'Empire de la Terre,  
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains, après ces Noms, de reparaître au jour,  
LA FAYE ; et que crains-tu ? C'est ici ton séjour,  
Vient t'y montrer paré de ces grâces naïves,  
Qu'Apollon dans tes Vers semble tenir captives.  
De ton génie heureux prête-moi la douceur.  
Viens toi-même établir ton faible Successeur.  
De combien d'agrémens ta raison fut ornée ?  
Sur quels objets encor parut-elle bornée ?  
Le goût du vrai, du beau, censeur ingénieux,  
Qui, sans s'humilier, montrait à faire mieux :  
Le Sel Athénien, l'Urbanité Romaine ;  
Tour à tour Lélius, Malherbe, ou la Fontaine ;  
Aimable paresseux plongé dans le loisir,  
Quel n'eût il pas été ? Mais sa Muse volage  
Parmi tant de talents qui n'avait qu'à choisir,  
Aimait trop de l'esprit le doux libertinage.  
Quelle perte pour vous ! Quelle honte pour moi !  
Apollon, je me tais ; j'espérais mieux de toi.  
Il faut plus de grandeur, quand l'audace est extrême.  
Sur ta foi j'ai suivi mon orgueilleux projet :  
Tu ne te plaindras pas du moins de mon sujet ;  
Et tu me le fais croire au-dessus de toi-même.